

Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots. Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure, essai*, Paris, Gallimard, Coll. « Le chemin », 1971, 161 p.

Conrad Bureau

Volume 6, numéro 1, avril 1973

Aimé Césaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500278ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500278ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bureau, C. (1973). Compte rendu de [Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots. Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure, essai*, Paris, Gallimard, Coll. « Le chemin », 1971, 161 p.] *Études littéraires*, 6(1), 131–135.  
<https://doi.org/10.7202/500278ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

L'inconscience avec laquelle Busse, comme d'autres stylisticiens actuels, donne dans le psychologique aussitôt qu'émergé de l'analyse interne du texte, est bien caractéristique. En fait, la séparation du psychologique et du social s'avère malaisée. Ajoutons ici que les méthodes psychologiques les plus en vue ne rendent pas la sociologie superflue. Ainsi, F.L. Lucas, F.J. Hoffmann, comme Roger Bastide, spécialistes connus des rapports littérature-psychologie, en se basant sur les travaux du vieux Freud, tendent à expliquer les phénomènes littéraires par l'interaction du subconscient, du conscient et des forces sociales extérieures à l'individu. Mais serait-on un adhérent d'autres théories psychologiques, on n'éviterait pas le social non plus ! L'application du « behaviourisme » signifierait par exemple que le lecteur profite de ses lectures parce qu'il s'adapte à la société par leur entremise. Par contre, la théorie de l'empathie suppose que le lecteur projette son « tonus dynamique » dans les œuvres lues, de sorte que, là encore, en plus du fait biologique dont dépend le tonus, joue la situation sociale, conditionnement extérieur du tonus. On pourrait traiter, de la même manière indirecte, le cas des adhérents de Jung. Certes, ils ramènent le processus de la lecture et de la compréhension du texte à une communion entre l'auteur et le lecteur, par le truchement des archétypes (mythes ataviques typiques de l'Humanité). Cependant, les meilleurs d'entre eux, comme Northrop Frye, n'excluent pas la modification du mythe créateur de la réception créatrice en fonction des situations sociales

qu'ils traversent. Il est bien significatif que l'excellent historien de ces théories, Elemer Hankiss, puisse constater à juste titre : « Réduire les sources et les lois de la création littéraire [aux procès psychologiques] n'est pas possible. Il faut compter en outre sur bien d'autres facteurs affectifs et conscients, et avant tout sur des facteurs sociaux et historiques ». Force nous est de conclure que l'éloignement du sociologique passe par une phase psychologisante, où les analystes, arrivés au *seuil* de la réalité collective, n'en prennent pas connaissance (par préjugé ou inadvertance ?). Un pas épistémologique de plus et on aboutit à ce qu'on pourrait appeler un « immanentisme absolu ». Cette dernière phase se confond avec la recherche de la loi organisatrice du discours littéraire en tant que système clos ; or, des systèmes clos n'existent que dans la fantaisie de gens mal renseignés par la théorie générale des systèmes.

Stéphane SARKANY

*Carleton University*

□ □ □

Jean STAROBINSKI, **les Mots sous les mots. Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure, essai**, Paris, Gallimard, Coll. « Le chemin », 1971, 161 p.

La bande de lancement annonçait : « Saussure inédit » ; si, de fait, certains textes sont nouveaux, d'autres avaient déjà été révélés par des articles antérieurs de Starobinski, articles qu'il reprend ici et « réorganise » comme il l'indique lui-même.

Premier fait à souligner : *anagramme*, sous la plume de Saussure, ne renvoie pas aux lettres, aux symboles graphiques, mais bien à la substance phonique des mots. Saussure fait une première découverte : dans le vers Saturnien, toute voyelle a sa contre-voyelle et il en est de même pour les consonnes ; les éléments phoniques sont couplés de façon à ce que le total des voyelles et celui des consonnes respectivement donnent un nombre pair pour chaque vers ; s'il y a un résidu (nombre impair), le poète en tient compte au vers suivant. Le phénomène est « absolument total », nous dit Saussure, et la loi qui préside à cette organisation rigoureuse est la suivante : les éléments phoniques qui apparaissent dans chaque vers du poème sont la répétition ordonnée du matériel sonore d'un mot-thème, lequel est habituellement fourni par le titre ou par le sujet à traiter.

Soit le thème *Hercolei* ; la règle générale veut que le poète choisisse ses mots de façon à ce que les fragments du mot-thème réapparaissent le plus souvent possible dans chaque vers, par exemple les fragments : *-lei-*, *co-*, *-ol-*, *-er-*, *-rc-*, *-cl-*. À cela s'ajoutent des règles particulières, par exemple, celle-ci : la suite des voyelles du mot-thème doit se retrouver dans au moins un vers ; il en serait de même pour la suite consonantique, mais en principe seulement, les résultats auxquels est arrivé Saussure n'étant pas tout à fait probants sur ce point.

Qu'il s'agisse du vers Saturnien ou de la poésie latine ou grecque en général, Saussure est frappé de rencontrer partout ce

« phonisme dirigé sur un nom et cherchant la reproduction de ce nom » (p. 61) ; c'est à ce phénomène qu'il donnera le nom d'*anagramme*. Il distingue ensuite l'*hypogramme*, « forme spéciale » de l'anagramme : dans l'anagramme, la mise en œuvre phonique porte sur des monophones (R, T, A, ...), alors que dans l'hypogramme, les éléments de base sont des diphtonges (TA, AT, RT, TR, ...). Parmi les procédures utilisées par Saussure, la principale est celle du « mannequin » : le mannequin est une suite de mots — « serrée et délimitable » précise Saussure — où le phonème initial et le phonème final sont les mêmes que dans le mot-thème. Cette suite de mots ou « complexe-mannequin » constitue le centre du vers anagrammisant ; ainsi dans *tempus erat quo prima quies*, le mannequin est *prima quies*, délimité par *p . . . . . s*, et où *Pri . . . . . es* est l'hypogramme de *Priamides* ; une telle séquence est un indice qui aide à trouver, à deviner le mot-thème

Starobinski cite de longues analyses où Saussure établit la fréquence du procédé anagrammatique, quel que soit le genre auquel appartienne le morceau étudié : anagramme ou hypogramme des noms *Apollo, Delphos, Putia*, dans un *Vaticinium* rapporté par Tite-Live ; du nom *Aphrodite* dans le préambule du *De rerum natura* de Lucrèce ; du mot *postcenia* dans un passage du chant IV du même auteur ; de *Physeter* dans un fragment d'*Hyppolyte* de Sénèque ; de *Politianus*, de *Philippus*, de *Leonora*, de *pictor* et de *medices* dans l'épithaphe *Fra Filippo Lippi* de Politien.

La fréquence du procédé est un fait établi ; mais une question — une objection — préoccupe Saussure au plus haut point : « la régularité vraiment implacable de l'hypogramme » (p. 117) n'est-elle pas une question de chance, ce que démontrerait peut-être un calcul des probabilités ? À quoi Saussure ne trouvera pas de réponse, s'avouant incapable d'effectuer lui-même ce calcul ; il lui suffit « qu'une voie quelconque soit ouverte sur des phénomènes que je tiens pour incontestables dans leur valeur générale » (p. 124). Autre préoccupation : Saussure aurait bien voulu trouver chez les auteurs de traité de rhétorique ancienne la preuve de la règle suivante qu'il postule : « la paraphrase phonique d'un mot ou d'un nom quelconque est la préoccupation parallèle constamment imposée au poète en-dehors du mètre » (p. 134) ; il ne trouvera nulle part une telle confirmation. Énigme...

Comme le souligne Starobinski, ce sont sans doute ces questions sans réponse qui ont poussé Saussure à ne pas publier ses travaux sur les anagrammes. Sans doute aussi, son esprit était-il déjà occupé par cet autre projet, beaucoup plus important, qu'il devait entreprendre quelques années plus tard : l'étude de la langue d'un point de vue général. Starobinski rapproche les deux entreprises : qu'il s'agisse des anagrammes dans la poésie indo-européenne ou du comportement linguistique, ce à quoi s'intéresse Saussure c'est au fonctionnement en soi, ce qu'il veut démontrer c'est de quelle façon se réalise, ici la paraphrase phonique, là le discours, l'un et

l'autre étant « une mise en œuvre » à partir d'un matériau premier qui est dans un cas le mot-thème, et dans l'autre la langue.

Dans *les Mots sous les mots*, il n'y a pas que des textes de Saussure, il y a aussi un essai de Starobinski, essai qui est, à proprement parler, un texte dans le texte. Dans les deux premières parties de l'ouvrage (p. 11-55), les réflexions de Starobinski tiennent davantage du commentaire ; c'est dans le reste du livre surtout qu'on trouvera l'essayiste qui ne manque pas de soulever des questions d'un grand intérêt. Starobinski montre par exemple que la théorie de Saussure sur les anagrammes peut, d'une part, être interprétée comme « le symbole d'une conception émanatiste de la production poétique » (p. 62), et qu'elle peut, d'autre part, « intéresser aujourd'hui les théoriciens qui récusent la notion de création littéraire, et lui substituent celle de *production* » (p. 64) ; on voit par là que les analyses de Saussure qui sont présentées dans ce livre peuvent servir à autre chose qu'à l'édification des archéologues du savoir ! Il va sans dire que Starobinski s'intéresse aussi au « pré-texte » et au « texte sous le texte », questions fort débattues encore aujourd'hui.

Il me semble toutefois que, sur un point, et fort important, il y a méprise : c'est lorsque Starobinski, après avoir écrit le mot « hypogramme », ajoute entre parenthèses ce qui suit : « ou mot-thème » (p. 46, 63), donnant ainsi à entendre que les deux termes sont synonymes. Or, s'il est vrai que Saussure, malgré la distinction qu'il avait pris soin

d'établir, emploie indifféremment par la suite « anagramme » et « hypogramme », en aucun endroit il n'établit d'équivalence entre « hypogramme » et « mot-thème ». Il prend même la peine de préciser que l'hypogramme n'est qu'une « forme spéciale » de l'anagramme (p. 133) ; les deux formes réalisent le même phénomène, c'est-à-dire la paraphrase phonique d'un THÈME. On peut donc se demander si certaines réflexions de Starobinski ne reposent pas sur un malentendu (voir notamment p. 61-65). D'autres réflexions trahissent tout simplement Saussure, par exemple, celle-ci : « Ici le linguiste en vient à supposer que les poètes composent leurs vers à la façon dont la pensée mythique (selon Lévi-Strauss) compose un système d'images » (p. 151). Mais il se trouve que cette supposition, on le remarquera, est de Starobinski et non de Saussure ; ce n'était donc pas la peine d'aller chercher Lévi-Strauss pour affirmer que les analyses de Saussure sont « du bricolage ». Qui bricole, en effet ?

Une remarque s'impose ici. Toute recherche appliquée au discours et qui se veut objective va sécréter nécessairement, à mesure que progressera l'investigation, un matériel de plus en plus envahissant de définitions, de distinctions terminologiques, de procédures, etc. — ce que Martinet appelle la « quincailleterie ». Saussure n'échappe pas à la règle, et sans doute la quincailleterie nécessaire qui lui sert de *moyen* peut-elle donner l'impression que les *résultats* sont du bricolage. Mais il y a sous tout cela un débat de fond ; deux conceptions de l'analyse des textes s'opposent : l'approche objective et l'approche subjective. Or d'après les analyses de Saussure, il

ne semble pas possible de lui reprocher de manquer d'objectivité. Mais justement, Starobinski n'est pas de cet avis ; Saussure partirait d'un *a priori* de linguiste et de phonéticien ; il trouverait des anagrammes chez Virgile et chez Homère parce qu'il « a décidé » d'en trouver : « Économiste, il y eût déchiffré des systèmes d'échange ; psychanalyste, un réseau de symboles de l'inconscient » (p. 124). La différence est que la paraphrase phonique que découvre Saussure est organisée en système ou en réseau dans et par le texte lui-même ; il est probable que les « systèmes d'échange » ou le « réseau de symboles de l'inconscient » qu'on pourrait tirer des mêmes textes seraient des constructions du langage de l'économiste ou du psychanalyste à partir du langage de l'écrivain... et à ses dépens. Il est risqué de conclure à l'existence de réseaux ou de systèmes dans un objet linguistique, lorsqu'ils ne sont pas réalisés, dans cet objet, par les seuls moyens du langage. Et Saussure, à cet égard, ne souffre pas de « transfert ». Il y a deux sortes de texte-sous-le-texte : celui que le texte contient effectivement et réalise, et celui qu'un lecteur y projette. Chacun est libre d'utiliser la méthode d'approche qu'il veut : celle qui révèle le texte, qu'on a cru inconnu et caché uniquement parce que l'on a été trompé par ce caractère obligatoire du langage : la linéarité ; et celle qui cache sous le texte un autre texte déjà connu par la grâce d'un « modèle » psychanalytique ou économique. Les deux approches sont légitimes, mais on ne peut les considérer comme étant du pareil au même.

Si le texte est avant tout un objet linguistique, comment rendre compte d'un tel objet autrement que sur la base des systèmes qui le font être, c'est-à-dire : phonique, morphologique, syntaxique et sémantique ?

Il ne faut donc pas s'étonner de voir Starobinski qualifier les anagrammes de Saussure de « tautologiques ». Elles apparaissent plutôt comme une évidence, et ce n'est pas la même chose. Tout phénomène est évident... après coup, une fois que la démonstration en a été faite. Et si l'évidence à laquelle arrive Saussure passe pour tautologique, c'est uniquement parce que Saussure refuse de fuir l'objet linguistique pour des systèmes imposés de l'extérieur, parce qu'il refuse de traîner le texte vers la psychologie, la psychanalyse, la sociologie ou l'économie. Saussure ne fait pas de critique littéraire.

Et si, pour Saussure, les mots de l'œuvre « *ne sont pas directement choisis par la conscience formatrice* » (p. 152), il n'y a pas lieu de s'en étonner, car Saussure n'emploie pas de telles formules qui renvoient à des évidences beaucoup plus difficiles à démontrer que celle des anagrammes. « Conscience formatrice », qu'est-ce à dire ?

Après avoir conclu que Saussure « interprète la poésie classique comme un *art combinatoire* » (p. 159), Starobinski ajoute : « Seulement il se trouve que tout langage est combinaison » (p. 159) ; était-il nécessaire, en 1971, d'enseigner cela à Saussure, lui qui, un bon demi-siècle auparavant, avait écrit que la langue est « une algèbre qui

n'aurait que des termes complexes » ?

Les remarques qui précèdent veulent seulement alimenter la discussion ; l'essai de Starobinski leur sert de prétexte de la même façon que les analyses de Saussure ont servi de prétexte à l'essai, digne d'intérêt, de Starobinski.

Sans doute, ceux qui sont versés dans les études anciennes seront-ils mieux à même que d'autres de comprendre les analyses de Saussure, de les discuter, d'en retenir les éléments pertinents. Mais le profane lui-même tirera profit de cette lecture : elle sera pour lui une initiation : celle-ci ne sera possible que si le lecteur sait s'astreindre à un effort d'attention continu, il faut bien l'avouer, car l'ouvrage lui apparaîtra difficile, — difficulté qui s'amenuisera vite par le fait même de la précision de l'analyse de Saussure. De plus, bien que les textes de Saussure nous soient livrés par fragments, la compréhension en est rendue plus facile au lecteur par les réflexions de Starobinski, par sa façon de rapprocher les passages, par l'unité qu'il donne à des morceaux de manuscrits épars.

Il reste à souhaiter qu'un Starobinski ou un Godel nous offre un jour les autres inédits.

Conrad BUREAU

Université Laval

□ □ □

Rassoul LABUCHIN, *le Ficus*, Port-au-Prince, Imprimerie Théodore, 1971.

La dernière œuvre du poète haïtien, Rassoul Labuchin, est en